

Introduction

Peu d'activités dans la vie des gens ordinaires associent le corps, les émotions, la politique, l'argent et la morale de manière aussi spectaculaire que le sport. Que ce soit dans les immenses stades de football du Brésil ou les parcs en Chine, sur les terrains de base-ball à Cuba ou de rugby aux Fidji, ou dans les arènes de lutte au Sénégal, des êtres humains testent leurs limites physiques, investissent d'impressionnantes sommes d'énergie affective, parient de l'argent, s'adonnent à la sorcellerie, ingèrent des stimulants et affichent ce qu'ils pensent être important dans la vie. Le sport joue un rôle majeur dans la détermination des frontières entre groupes, dans leur contestation, dans la définition de ce qui est normal et de ce qui est extraordinaire, et dans l'imbrication de la vie quotidienne des gens ordinaires avec l'État, la nation et le monde. Ainsi, tandis que l'on peut aisément considérer le sport comme un élément sans intérêt de notre existence, il se révèle, à y regarder de plus près, comme un microcosme de ce qu'est vraiment la vie. Pour reprendre une formule d'Émile Durkheim, l'un des fondateurs des sciences sociales modernes, le sport ouvre une fenêtre sur «la vie sérieuse¹».

L'un des aspects particulièrement fascinants du sport est qu'il mêle des expériences tenues par ailleurs pour antinomiques, telles que le frivole et le sérieux, le loisir et le travail, l'individualisme et le collectivisme, le plaisir et la violence, la hiérarchie et l'égalité, la morale et la corruption. Ces tensions s'observent avec une remarquable prévisibilité dans des régions du monde très dissemblables et à des périodes historiques radicalement différentes. Même les thèmes associés au sport de l'ancien monde se retrouvent à l'époque actuelle. Par exemple, dans les empires maya et aztèque de la Mésoamérique précolombienne, les jeux de balle étaient clairement un spectacle familial, comme l'illustre une charmante miniature en argile

INTRODUCTION

trouvée dans l'État de Nayarit, au Mexique, datant de 100 avant J.-C.-250 après J.-C., et montrant des spectateurs – parmi lesquels des femmes tenant leurs enfants dans les bras – se penchant sur leurs sièges pour suivre l'action (figure 1). Ces jeux avaient toutefois aussi une dimension profondément politique – certaines sculptures murales montrent les dirigeants portant des protège-hanches et des coiffes de joueurs, comme si cet équipement était synonyme d'aptitude à gouverner – et étaient l'occasion de sacrifices humains. Les Jeux olympiques qui se tinrent dans la Grèce antique à partir du VIII^e siècle avant J.-C. rassemblaient des athlètes représentant des cités-États qui, hors du sanctuaire olympien, étaient souvent en guerre les uns contre les autres ; mais les lois et un serment prêté par les athlètes mettaient les jeux à l'abri des interférences politiques, alors même que les espaces entre les lieux de compétition étaient peuplés de statues et de monuments commémorant les victoires militaires de cités-États sur leurs ennemis.

Si, aujourd'hui, nous pouvons discerner des similitudes dans des contextes culturels et historiques extrêmement différents, le sport prend également des significations très variées selon le lieu et l'époque où il est pratiqué. Pour rester sur l'exemple des anciens jeux de balle mésoaméricains,



Figure 1. Le jeu de balle et ses spectateurs, miniature en argile, Nayarit, Mexique, 100 av. J.-C.-250 apr. J.-C. (Yale University Art Gallery)

INTRODUCTION

ils étaient parfois si violents qu'un choc avec la dure balle de caoutchouc pouvait se révéler mortel et certains témoignages suggèrent que des joueurs étaient sacrifiés après les jeux. En revanche, dans la plupart des sports (sinon tous) tels qu'on les pratique aujourd'hui, la violence est limitée, de sorte que lorsqu'une mort survient, elle est tenue pour un tragique accident et non pour une éventualité inhérente au sport, même dans des activités sportives présentant un danger considérable telles que les arts martiaux mixtes, la boxe et le bobsleigh. De plus, un sport donné peut être joué partout selon les mêmes règles mais différer par sa pratique, par ses pratiquants et par le regard que l'on porte sur lui. Aujourd'hui, aux États-Unis, le football est en grande partie associé à la classe moyenne blanche ou aux minorités hispaniques, tandis qu'en Argentine, il est le sport violent des masses, par rapport auquel la classe moyenne supérieure veille à garder ses distances. Autrement dit, le sport est pris dans une tension entre l'universalisme, dans la mesure où il tire son importance de l'existence d'aptitudes communes à tous (ou presque tous) les corps humains, et le particularisme, dans la mesure où ces aptitudes ne sont pas interprétées et façonnées pareillement dans tous les lieux et à toutes les époques. L'anthropologie considérant intrinsèquement que la vie des gens est fondamentalement semblable dans le monde entier tout en étant déterminée par des contextes spécifiques, elle est une discipline particulièrement bien adaptée pour nous éclairer sur la nature du sport en tant qu'activité humaine à la fois universelle et spécifique.

LE CONCEPT DE SPORT

Qu'est-ce que le sport ? Selon l'interprétation conventionnelle, le sport est une invention apparue en Grande-Bretagne au milieu du XIX^e siècle. Nous le verrons, il est également apparu en d'autres endroits et à d'autres époques, mais ces formes sportives ont depuis disparu ou ont été marginalisées par la propagation globale du sport particulier qui émergea il y a presque deux siècles dans les îles Britanniques. Avant leur rencontre avec les sports britanniques – et plus tard américains –, la plupart des langues du monde ne possédaient pas de terme définissant une catégorie unifiée de compétitions sportives distinguant un vainqueur des autres participants. Les anciens Grecs qualifiaient leurs jeux olympiques et panhelléniques d'*agones*, de « compétitions », catégorie qui incluait notamment la musique

INTRODUCTION

et le débat. C'est en 1863 que le mot *sport* apparut dans la langue anglaise, avec le sens restreint d'activité sportive régie par des règles². Le concept moderne de sport apparut en même temps que celui de record sportif, conséquence de la centralité, dans le sport, des technologies modernes de mesure et de statistiques (même les sports qui n'effectuent pas de mesures, temporelles ou autres, utilisent néanmoins des installations et matériels sportifs respectant des mesures normalisées – ce que les anciens Grecs, par exemple, n'ont jamais fait). L'une des toutes premières utilisations du mot *record*, dans le sens de meilleure performance jamais réalisée auparavant, figure dans un manuel d'entraînement d'athlétisme datant de 1868³. Le mot *sport*, et l'ensemble des activités qu'il désigne, fut souvent adopté par les langues du monde entier, et dans nombre d'entre elles, il renvoie uniquement aux sports de style occidental et est simplement un emprunt à l'anglais ou à une autre langue européenne.

Bien que le sport soit souvent décrit comme une célébration de ce qui fait ce que nous sommes en tant qu'êtres humains – comme lors de la campagne promotionnelle *Célébrons l'humanité* lancée en 2004 par le Comité international olympique –, les sports de compétition régis par des règles, avec des gagnants et des perdants bien définis, ne sont pas des universaux humains. Les témoignages tant historiques qu'anthropologiques suggèrent pourquoi il en est ainsi : l'imprévisibilité du résultat d'une compétition régie par des règles égalitaires est peu appréciée des sociétés hiérarchisées, dans lesquelles les aînés et les élites préfèrent contrôler le résultat des compétitions afin de renforcer leur propre statut, dans lesquelles aussi personne, à chaque extrémité de l'échelle sociale, ne veut risquer ce qui pourrait arriver si une rencontre sportive défiait la position des élites. Les sociétés qui privilégient l'harmonie préfèrent parfois les matchs nuls. Dans les contextes rituels, la préférence peut aller à un résultat servant les objectifs du rituel, tel que laisser gagner les invités ou encore honorer les dieux.

Tout cela montre qu'il faut rester prudent lorsqu'on appelle « sport » certaines activités et se demander ce que signifie une telle appellation, car l'octroi – tout comme le refus – du statut de « sport » à une activité repose sur de multiples hypothèses culturelles et politiques. On en a un excellent exemple avec les tensions permanentes régnant dans le milieu sportif international à propos des sports à inscrire au programme des Jeux

INTRODUCTION

olympiques : en 1964, lorsque le Japon accueille pour la première fois les Jeux d'été, le judo fut présenté à titre de démonstration, tandis que le wushu – les arts martiaux chinois – n'intégra pas le programme lors des Jeux de Pékin de 2008 malgré de fortes pressions de la Chine. Ces décisions dépendent non pas d'une caractéristique intrinsèque distinguant sport et non-sport, mais de différences de pouvoir qui déterminent qui décide, dans quel contexte politique, selon quels critères et dans quels buts.

Dans ce livre, nous nous abstenons d'imposer des conditions nécessaires ou suffisantes, telle la centralité de la compétition, pour définir le sport – dans nombre d'activités sportives, la compétition est en effet parfois éclipsée par des considérations plus importantes. Par exemple, à la frontière du Guyana et du Brésil, les Waiwai observent des rites au cours desquels, dans une atmosphère généralement joviale et festive, chaque homme d'un village tire une flèche sur une cible. Il n'y a toutefois ni gagnant ni perdant, car ces événements sont des performances symboliques de la masculinité en tant que catégorie, et non l'objet d'une compétition⁴. De même, dans les années 1950, les Gahuku-Gama de la Cordillère centrale de Papouasie-Nouvelle-Guinée firent du rugby un substitut des luttes intertribales et organisaient des matchs qui se terminaient lorsque les aînés des groupes en conflit s'accordaient pour dire que l'on avait obtenu le match nul⁵.

Ainsi, plutôt que de nous engager dans des débats pour savoir si les échecs, les combats de coqs, les jeux vidéos ou le culturisme sont ou non « vraiment » des sports, il nous apparaît plus productif d'inclure dans notre analyse un large spectre d'exercices physiques et de compétitions, tout en tenant compte des processus historiques essentiellement occidentaux qui ont finalement conduit à ne qualifier de « sport » que certains d'entre eux. Nous nous intéresserons aux efforts déployés par les avocats de certaines activités qui aimeraient les voir intégrées dans des événements sportifs internationaux ou des événements alternatifs visant à contrer l'hégémonie de manifestations telles que les Jeux olympiques ou la Coupe du monde de football. D'une manière générale, nous adopterons une définition large du sport, en accordant une attention particulière à ce qui le distingue d'autres activités de la vie quotidienne, à sa description locale, à sa perception par autrui et à son positionnement par rapport aux principales activités internationalement reconnues comme étant « sportives ».

LE SPORT EN ANTHROPOLOGIE

Depuis les travaux fondateurs réalisés par Bronislaw Malinowski dans les années 1910 et 1920, l'une des caractéristiques les plus distinctives de l'anthropologie socioculturelle est son ancrage dans l'ethnographie – l'immersion personnelle, durable et profonde au sein des populations dont le chercheur cherche à comprendre l'existence. Le rôle central de cet intensif travail de terrain s'est considérablement affaibli lors des dernières décennies du xx^e siècle – et cela pour plusieurs raisons. L'une est que l'ethnographie a été revendiquée par de nombreuses autres disciplines, notamment par la sociologie, les études culturelles et les études des médias. Certains courants sociologiques, telle l'École de Chicago, s'étaient approprié les méthodes de l'ethnographie dès les années 1930 et 1940 ; les études culturelles, en particulier sous l'influence fondatrice de l'École de Birmingham, amenèrent l'ethnographie à se pencher sur ce qui était jusqu'alors l'étude de la haute culture (notamment de la littérature) et l'utilisèrent pour démocratiser le champ de ses intérêts en y incluant la « culture populaire », de la mode aux programmes de télévision en passant par le shopping. De nombreux anthropologues ont exprimé leur scepticisme en voyant qualifier d'« ethnographie » le fait de regarder la télévision et de réaliser des interviews impromptues de personnes sur lesquelles le chercheur sait très peu de choses. Il n'en reste pas moins que l'ethnographie n'est plus, désormais, le domaine exclusif de l'anthropologie.

Une autre raison expliquant les tensions qui affectèrent dans les années 1980 le mariage de l'anthropologie et de l'ethnographie est la prise de conscience, stimulée par les études postcoloniales, du fait que la production de savoir n'est jamais exempte de pensée politique, notamment dans les contextes où existent déjà des pouvoirs et des inégalités. Cela douça la confiance des anthropologues en leur capacité à décrire impartialement les faits sociaux et culturels et entraîna des appels à la transformation de l'ethnographie en une entreprise intersubjective et autoréflexive⁶. En outre, dans les décennies qui suivirent, l'ethnographie éclairée par l'anthropologie subit des transformations majeures avec l'arrivée, par exemple, de l'ethnographie multisite associée à l'analyse des flux globaux, de l'ethnographie numérique et de l'ethnographie des médias sociaux, dans lesquelles le travail de l'ethnographe ne repose plus sur sa coprésence corporelle⁷.

INTRODUCTION

Dans les premières décennies du nouveau millénaire, les préoccupations liées à la globalisation et à la recherche multisite mirent en lumière l'intérêt du sport pour le développement de nouvelles méthodologies de recherche. Le défi posé à l'ethnographie par l'actuelle globalisation est que, de toutes les méthodes de recherche en sciences sociales, elle est celle qui opère sur la plus petite des micro-échelles, de sorte que les anthropologues ont difficilement vu comment l'«élargir» afin qu'elle rende compte des processus globaux à grande échelle. L'ethnographie du sport s'est révélée être une excellente méthode pour relever ce défi parce qu'à une extrémité, elle s'intéresse à de minuscules actions corporelles, tandis qu'à l'autre extrémité, ces actions sont liées à un système sportif planétaire opérant main dans la main avec d'ambitieux responsables gouvernementaux, de puissantes multinationales, des conglomerats médiatiques internationaux et l'industrie globale de la culture. Le sport est un cadre particulièrement fécond pour mener une analyse multiscalaire du monde contemporain, analyse dans laquelle «le local, le régional, le national, le panrégional et le global sont non pas des niveaux d'analyse distincts, mais font partie de réseaux de pouvoir inégaux, institutionnels, personnels et mutuellement constitutifs, au sein desquels des personnes avec ou sans passé migratoire vivent leur vie⁸.» En bref, il est possible de retracer les trajectoires de pouvoir en partant des corps des athlètes sur de lointains terrains d'entraînement, en les suivant à mesure qu'ils traversent de multiples frontières pour participer à des compétitions ou migrer vers des centres d'entraînement offrant de meilleures opportunités, et d'arriver enfin au centre même de l'économie politique globale. Michel Foucault utilisait le mot *biopouvoir* pour exprimer cette nature polymorphe du pouvoir, qui ne s'arrête pas aux limites de l'État mais continue de se répandre dans la classe, le genre, l'ethnicité et d'autres types de différence de pouvoir pour finalement gagner les pratiques corporelles du quotidien. La *biopolitique* désigne la politique du biopouvoir, le contrôle des corps par la réglementation de la famille, de la santé, de la sexualité, de la naissance, de la mort – et, pourrions-nous ajouter, des sports et de l'exercice physique⁹. C'est cette capacité du sport à traverser les échelles sociales qui explique le sous-titre de ce livre : *Corps, nations, migrations dans le monde contemporain* (figure 2).

INTRODUCTION

Dans l'actuel ordre global néolibéral, le sport tend à suivre la trajectoire du capital et, ce faisant, laisse derrière lui une trace qu'il revient aux anthropologues de repérer et de révéler ainsi le fonctionnement souvent caché des personnes, institutions et réseaux sociaux influents. L'ethnographie du sport fait voir les mécanismes du pouvoir à toutes les échelles spatiales et temporelles de l'ethnographie. En reliant la vie quotidienne à des domaines n'ayant apparemment aucun rapport entre eux, elle élargit les horizons de l'ethnographie sans perdre de vue les récits ethnographiques concrets enracinés dans des contextes locaux.

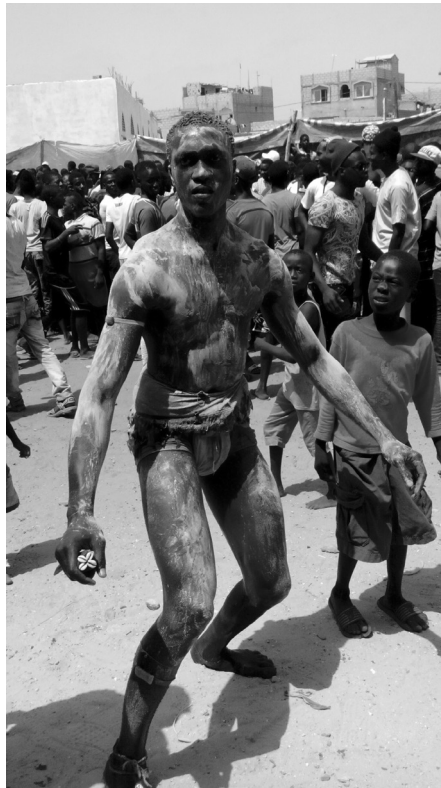


Figure 2. Jeune lutteur sénégalais posant avant son combat, dans un sport qui illustre les tensions entre la tradition et la modernité, Dakar, juin 2014. (Photographie Niko Besnier)

INTRODUCTION

Les méga-événements sportifs se prêtent particulièrement à la conduite de l'ethnographie du système global parce qu'ils réunissent de hauts responsables politiques, de grands chefs d'entreprises, des patrons de grands médias et des célébrités, tout cela sous le regard de la plus grande concentration globale de téléspectateurs et d'internautes.

Les trois auteurs de ce livre concentrant leurs recherches sur le lien entre le local et le global, ce livre parlera plus souvent de sports liés au système sportif global. C'est ainsi que nous avons, par exemple, accordé plus d'attention au football, au rugby, au cricket, au base-ball, aux Jeux olympiques et à la Coupe du monde de football qu'aux sports locaux, autochtones, « traditionnels ». Dans le même temps, il apparaîtra très clairement que nous sommes aussi attentifs aux relations sans cesse changeantes entre activités « internes » et activités « externes » au système global, relations qui reflètent la tension plus générale existant entre la tradition et la modernité et qui est une question centrale (voire *la* question centrale) dans notre époque en rapide évolution.

En tant qu'anthropologues, nous ne cessons de constater que le travail intense et localisé requis par l'ethnographie confère aux analyses anthropologiques une qualité qui fait grandement défaut aux autres disciplines. Une approche clairement anthropologique, avec ses méthodes de recherche, ses cadres théoriques et sa pensée holistique propres peut, en utilisant les idées déduites de la constitution du sport en tant qu'action humaine, élucider mieux qu'aucune autre discipline d'importantes questions sociales.

Il y a toutefois ici un problème. D'autres disciplines, en particulier la sociologie et l'histoire, étudient le sport depuis beaucoup plus longtemps et de manière bien plus approfondie que l'anthropologie, comme en témoigne le fait que plusieurs revues traitent de la sociologie et de l'histoire du sport, tandis qu'aucune ne traite exclusivement de l'anthropologie du sport. Bien entendu, l'existence de revues spécialistes du sport risque de l'exclure d'études plus vastes et, de fait, nombre des autres revues disciplinaires finissent essentiellement par réaliser une « collection de papillons » descriptive, pour reprendre la formule caustique d'Edmund Leach¹⁰.

Nous le verrons en détail au chapitre 1, le sport a occupé une place ambiguë dans l'histoire de l'anthropologie. Certains des travaux les plus classiques de cette discipline ont concerné des activités sportives ou

INTRODUCTION

d'apparence sportive : nous pensons ici à l'analyse de Clifford Geertz sur le combat de coqs balinais et au documentaire ethnographique *Trobriand Cricket*, qui sont tous deux des incontournables des cours introductifs à l'anthropologie partout où cette discipline est enseignée¹¹. En 1987, lors d'un évènement plus récent mais peu remarqué, l'anthropologue coréen Kang Shin-pyo et le chercheur américain John MacAloon invitèrent à une conférence internationale un grand nombre d'éminents théoriciens de diverses disciplines, parmi lesquels les anthropologues Roberto DaMatta, Edith Turner, Marshall Sahlins, Ulf Hannerz et Arjun Appadurai. Pierre Bourdieu fournit une contribution, mais n'assista pas à la conférence¹². Ces théoriciens bénéficièrent apparemment d'observations de première main sur un méga-évènement sportif en préparation, car ils tirèrent d'influents articles des communications présentées lors de cette conférence¹³. L'anthropologie du sport recevait enfin l'attention des grands penseurs, mais il fallut attendre deux décennies pour que, grâce aux développements survenus en histoire et sociologie du sport, le courant dominant de cette discipline intègre les approches esquissées par ces chercheurs.

Aujourd'hui, le sport a considérablement gagné en légitimité anthropologique, même si des travaux ethnographiques plus approfondis sont encore nécessaires, en particulier sur les sujets qui impliquent le sport et les activités d'apparence sportive dans des questions d'importance centrale pour cette discipline. Si ce livre met l'accent sur les idées émises par des chercheurs dont les préoccupations théoriques et les méthodes relèvent de l'anthropologie, il nous apparaît cependant nécessaire de nous appuyer sur les travaux réalisés dans d'autres disciplines telles que la sociologie, l'histoire, les études sportives et le journalisme de qualité, sur des sujets susceptibles d'être également soumis avec profit à l'analyse anthropologique, même si cette analyse n'existe pas encore. Si tel est le cas, nous tenterons de mettre en lumière la contribution unique susceptible de résulter d'une approche anthropologique qui pose des questions différentes et explore divers types de liens unissant le sport à d'autres catégories de l'existence humaine.

Ce livre repose sur des décennies d'expériences que nous avons vécues en tant qu'athlètes, organisateurs, pratiquants et spectateurs sportifs. Il repose également sur des décennies de recherches ethnographiques que

INTRODUCTION

nous avons réalisées sur les cinq continents. Niko Besnier a effectué des études de terrain dans les îles du Pacifique (les Tuvalu, les Tonga et les Fidji), au Japon et aux États-Unis, et lorsqu'il dirigea le projet financé par le Conseil européen de la recherche sur les migrations sportives, en 2012-2017, ses travaux devinrent de plus en plus déconnectés de tout cadre local. Susan Brownell est une universitaire américaine, spécialiste de la Chine, qui a également mené des observations participatives en Grèce, aux États-Unis, ainsi qu'au quartier général du Comité international olympique, en Suisse. Elle a assisté avec Niko Besnier aux Jeux olympiques de Rio, en 2016, sur lesquels ils ont tous deux écrit plusieurs essais parus dans *Sapiens : Anthropology / Everything Human*, un e-zine alors nouvellement créé et consacré à l'anthropologie¹⁴. Thomas Carter est un chercheur basé en Grande-Bretagne, spécialiste de Cuba et de l'Irlande du Nord, qui a également fait de l'ethnographie de terrain aux États-Unis, en Équateur et au pays de Galles. À nous trois, nous puisons dans des sources écrites en sept langues : le mandarin, l'anglais, le français, le fidjien, l'allemand, le tongien et l'espagnol – avec un peu de grec, de japonais et de portugais pour faire bonne mesure. En plus de nos recherches ethnographiques à long terme, nous avons inséré dans ce livre quelques expériences personnelles illustrant de manière plus concrète des questions plus générales.

Il est clair que l'étude ethnographique de certains contextes ou certains sujets peut, pour des raisons pratiques, se révéler difficile, voire impossible. C'est le cas par exemple du monde des sportifs de haut niveau dans les principaux sports, sportifs dont la célébrité est soigneusement protégée par des escouades d'agents, administrateurs, avocats, entraîneurs et autres anges gardiens susceptibles de faire barrage à toute ethnographie. Nous considérons cependant qu'une approche anthropologique jette sur le sport un éclairage spécifique et qu'une focalisation sur le sport apporte des idées nouvelles à l'anthropologie. Ce livre va ainsi osciller entre, d'un côté, une évaluation critique de l'état actuel de l'anthropologie du sport et, de l'autre, l'esquisse d'un programme pour de futures recherches.